

LA « FACE CACHEE » DE LA MEMOIRE

Valérie Haas*

Université Picardie Jules Verne

valerie.haas@waika9.com

Cette communication porte sur un certain nombre d'interrogations et de réflexions issues de mon travail de thèse soutenu l'année dernière à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, sous la direction de Denise Jodelet. Cette recherche (Haas, 1999) était consacrée à la mémoire collective, l'identité et les représentations socio-spatiales des habitants d'une ville française : Vichy.

1. Présentation de l'objet d'études

Pendant six ans, j'ai été amenée à me pencher sur le cas de cette petite ville du centre de la France, qui n'évoquerait rien pour nous tous, si elle n'avait donné son nom à l'une des périodes les plus sombres de l'histoire française. Cette cité, qui avait connu ses heures de gloire au XIXème siècle, durant la période florissante du thermalisme, devient, à compter du 25 juin 1940, " capitale de la France ", à titre provisoire. En effet, quelques mois après la débâcle, le gouvernement français quitte Paris occupé, et s'installe à Vichy où le Maréchal Pétain obtient les pleins pouvoirs. La ville se trouve alors enrichie d'un titre qui dépasse presque sa volonté. L'histoire de la collaboration française durant la seconde guerre mondiale, prendra ses racines à Vichy qui donne ainsi son nom à une période peu glorieuse de l'histoire de France.

1.1 Le contexte brûlant de l'actualité

Dans les années 90, le phénomène obsessionnel de Vichy qui agite la France surgit à la face des Vichyssois qui étaient restés dans l'ombre depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Le contexte brûlant de l'actualité, qui ne cesse de faire retour sur " un passé qui ne passe pas "(Conan et Rouso, 1994), les a soudainement ramenés à une histoire à laquelle ils avaient tenté d'échapper depuis plus de cinquante ans. Vichy est partout, perpétuellement rappelé à notre souvenir. Pas une semaine où l'actualité n'éclaire un nouveau visage de cette France au passé douteux et douloureux : les affaires, les patrons, les juges, les femmes, le sport, la musique, voire le mobilier, sous Vichy! Combien de thèmes nous ramènent jour après jour à cette Histoire dont nous ne

finissons plus de faire la catharsis ? Sans compter les articles et ouvrages historiques portant sur cette période.

Ce moment a conforté mon envie d'aller travailler dans cette ville afin de m'intéresser aux épiphénomènes de ce regain de mémoire sur les habitants. J'y ai effectué une étude monographique dans le but d'étudier la trace, interprétée comme blessure identitaire par les Vichysois, de l'installation du gouvernement de Pétain, pendant la seconde guerre mondiale dont le souvenir est périodiquement réactivé par les médias.

1.2 Mise en place d'une méthodologie plurielle

Afin d'étudier ces effets de mémoire sur l'identité des habitants, j'ai dû me plonger dans l'histoire de la ville, retracer son passé social et politique. La sensibilité de ce terrain, comme la particularité d'une étude dans un cadre urbain, a nécessité la mise en place d'un outillage méthodologique particulier, issu tant de mon propre champ d'appartenance que de celui de diverses sciences sociales, comme les études urbaines, la sociologie ou l'histoire. Deux modes de recueil de données ont été choisis : l'un qualitatif (entretiens, observations), l'autre quantitatif (cartes mentales, questionnaire). La mise en place d'une telle étude, relativement " ambitieuse ", m'a confrontée à l'arrivée sur un terrain d'une extrême sensibilité. Les réticences des Vichysois à pouvoir verbaliser l'histoire de leur ville, m'ont placée devant un mur de silence qu'il m'a fallu contourner. Ce silence, que j'ai apparenté à un secret ou à un tabou, a pris la forme d'un non-dit, d'un oubli collectif que j'ai tenté de saisir grâce à ces outils méthodologiques.

Je ne pourrai exhaustivement présenter ici l'ensemble des résultats recueillis durant mon travail de thèse bien que j'en détaillerai quelques-uns afin de faire porter ma réflexion sur la question de la mémoire et de l'oubli à l'échelle collective et sur les difficultés méthodologiques rencontrées, notamment quand la mémoire fait silence lors d'une recherche de terrain. Ces travaux s'inscrivent dans un champ de recherche initié par Denise Jodelet depuis plusieurs années (1982, 1989, 1992, 1993) concernant les liens entre mémoire(s) et représentation(s) et, notamment pour ce qui me concerne, les incidences de l'histoire passée d'un groupe sur ses représentations socio-spatiales et son vécu identitaire à l'échelle urbaine.

1.3 Éclairage de certains résultats

L'un des aspects de mon travail a consisté à mettre en évidence un phénomène de reconstruction historique en montrant la façon dont le pouvoir institutionnel, relayé par certaines associations, était parvenu à modifier l'histoire de la ville pour en donner une autre version.

Les observations effectuées montrent que, depuis quelques années, les habitants de Vichy se sont mis à reconstruire leur histoire et en donnent une autre version. Ayant séjourné pour des cures à Vichy au XIXe siècle (1861-1864), Napoléon III est ainsi actuellement porté en héros : son buste est réinstallé dans les parcs de la ville, les rues sont rebaptisées "rue Eugénie", "boulevard Impérial", les visites touristiques font maintenant état de son passage. En revanche, un silence entoure la période de Pétain : aucun musée, aucune plaque commémorative ne fait apparaître le séjour du gouvernement de l'État français dans la cité. Il y a donc une scotomisation des lieux de la ville marqués par cette période (Haas et Jodelet, 1999).

L'observation de ces lacunes de mémoire concernant l'histoire de Vichy m'a permis de rendre compte de la mise en place d'un oubli institutionnel. Mais ce vide, ou cet effacement des traces du passé, se trouvait relayé par le discours des habitants eux-mêmes. En effet, des problèmes sont apparus au cours d'interactions avec les habitants, pour la plupart originaires du lieu, quand une sorte de tabou se posait, toutes générations confondues, quand j'abordais au cours des entretiens, la période de l'installation à Vichy du gouvernement de Pétain. Plusieurs fois, la question sous-jacente à l'installation du régime vichyste a fait surgir chez les sujets une forme d'interdit. Certains préféraient ne pas en parler, "jeter le voile", considérant que cette période était oubliée. Une volonté d'oublier qui s'exerçait comme un refus de parole. Plus fréquemment, certains sujets ne souhaitaient pas que leur discours soit conservé, que j'en garde une trace, et évoquaient la peur d'être entendu par les autres, d'où cette volonté de ne pas être enregistré, de ne pas laisser de témoignage. J'ai fréquemment éteint le magnétophone au cours d'entretiens avec la population. Depuis, je n'ai cessé de me questionner sur ce que pouvait signifier ce silence ou plutôt sur la manière d'interpréter cette gêne, cette réticence qui peut parfois prendre les formes d'un secret.

2. Le silence de la mémoire ou les enjeux méthodologiques

Dans les recherches en sciences sociales, quand on aborde des thèmes qui impliquent intimement la personne, il arrive parfois que l'on touche à des questions sensibles. Le

problème réside alors autant dans la difficulté à amener les individus à s'exprimer, à passer outre les tabous qui s'imposent, que dans celle de l'interprétation des silences et des moments de gêne. Peu de chercheurs en sciences sociales se sont attelés à disserter sur la question du secret ou du tabou dans leurs enquêtes. Seules, la psychanalyse ou les études cliniques abordent parfois ces deux aspects. Dans une réflexion sur " la gestion de l'indicible ", Pollack (1986) aborde la question du silence dans l'expérience concentrationnaire. En aucun cas, je ne souhaite faire un amalgame ou comparer cette expérience avec le vécu des Vichyssois. Cependant, peu de recherches en sciences sociales relatent ces moments délicats où, lors d'un entretien, le sujet refuse de parler ou demande pendant quelques instants l'arrêt du magnétophone.

En psychologie sociale, on évoque parfois des disparités entre le discours et la pratique, on aborde la question du mensonge ou de la non fiabilité de certains résultats, on se questionne sur la signification à donner à " l'ignorance déclarée ". A ce propos, Bauer et Joffé (1996) expliquent que les non-réponses peuvent parfois correspondre à une stratégie de protection de soi, à une forme de défense. Pour Pollack, " le silence (...) peut également traduire la difficulté de faire coïncider le récit avec les normes de la morale courante " (ibid, p. 6). Il y aurait une certaine morale du discours, une normalité du discours, " ce que l'on peut dire ou pas, ce que l'on a le droit de dire ou pas ". Le silence est fait sur certains thèmes, par crainte ou pudeur, et touche à une certaine forme d'interdiction du groupe. Le contenu d'une information peut être caché, non entièrement divulgué. Dans l'acte de parole, certains sujets choisissent de ne pas dire, préférant " garder le silence ".

A Vichy, j'ai été aussi amenée à me questionner sur la transmission de ce silence, de ce secret entre les générations. Car, les enfants originaires de Vichy exprimaient la même réticence que leurs parents et leurs grands-parents à l'annonce du thème de l'étude. Cette forme d'héritage rendait-elle compte de l'absence d'un contenu chez les plus jeunes ? Etait-il possible que les habitants n'aient pas connaissance de cette partie emblématique de l'histoire de leur ville ? L'avaient-ils effacée, oubliée ?

3. Réflexions théoriques sur la mémoire et l'oubli collectifs

Toute histoire n'est pas bonne à dire ou à transmettre. Le passé du groupe n'est pas forcément glorieux, pas toujours valorisant et peut se montrer extrêmement difficile à assumer. Des stratégies de reconstruction du passé, peuvent être mises en place afin

d'effacer ou de transformer dans le présent les passages pénibles de son histoire. Les travaux de Bartlett (1932) et d'Halbwachs (1925)(1950) pointent le caractère créatif de la mémoire qui peut se montrer modulable en fonction des exigences du présent. La mémoire assure la continuité des individus, révèle quelque chose de l'identité du groupe et fonde son enracinement vers l'avenir. La mémoire remplit ainsi un certain nombre de fonctions identitaires pour le groupe (Haas, 2002). Malgré tout, lorsque le poids du passé devient trop lourd à gérer pour un groupe ou pour une communauté, la mémoire peut tout aussi bien être source de négations, d'enjeux ou de silences. Ainsi, lorsque l'histoire du groupe est entachée de périodes sensibles, les hommes peuvent être conduits à effacer une partie de leur histoire, d'où la reconstruction historique mise en place à Vichy par le pouvoir et les institutions. Ainsi, l'utilisation d'un panel de photographies, où différents sites de l'histoire emblématique de la ville étaient proposés aux habitants, m'a permis de dépasser ce silence auquel j'étais confrontée. Ce matériel projectif permettait aux sujets de se positionner à propos de certains lieux de leur ville, sans pour autant devoir s'en justifier lors d'une interaction verbale. J'ai pu recueillir une somme de données concernant la connaissance et les valeurs que les sujets accordent à certains lieux de mémoire dans leur ville et mettre en évidence que cette partie emblématique de leur histoire leur était bien connue, alors qu'elle se trouvait occultée avec d'autres méthodologies.

Ces résultats issus de ma thèse et succinctement présentés ici faute de temps, m'ont amenée à me pencher plus en détail sur le rôle de l'oubli et les fonctions qu'il remplit notamment pour une communauté. Un passage, peut-être hasardeux, par l'oubli individuel m'aidera alors dans ma réflexion.

3.1 L'oubli individuel

On sait que depuis "la nuit des temps", les hommes ont cherché des techniques de mémorisation. Dans l'Antiquité grecque, les Aèdes, poètes-chanteurs emmagasinaient sous forme de récits la somme des savoirs des vivants. Ils étaient soumis à un apprentissage mnémonique grâce auquel ils pouvaient retisser la trame de milliers de vers, forme de savoir commun au groupe (Vernan, 1999). Les hommes n'ont, par contre, jamais trouvé de techniques pour pouvoir oublier.

Umberto Eco explique qu'on a très sérieusement cherché des techniques pour pouvoir oublier. Dans sa Plutosophie, Geswaldo a proposé une expérience : imaginer une

chambre remplie de symboles de souvenirs à oublier et se représenter en train de les jeter par la fenêtre. Mais l'expérience prouve que l'on n'a fait que renforcer les souvenirs qu'on voulait tuer. Ceux qui savent ce qu'ils veulent oublier, un amour malheureux, la mort d'une personne aimée, une humiliation brûlante, savent aussi que plus on se force à effacer un souvenir, plus l'image à effacer se place au centre de la conscience (1999, p.237).

Certains témoignages littéraires nous révèlent, dans le même sens, la difficulté de la réminiscence. Les expériences traumatiques sont à la fois impossibles à oublier et à raconter. On évoquera à ce propos, les situations extrêmes comme celles des camps de la mort, dont Lévi, Wiesel ou Semprun ont été les témoins. Chacun à sa façon, ces hommes ont tenté avec difficulté de transmettre ce passage de leur vie, pourtant inoubliable. Lévi (1987, 1989, 1995) témoigne d'une mémoire obsédante, presque compulsive, et finira par mettre fin à ses jours. Wiesel évoque le poids du souvenir des morts et la lourde tâche qui consiste à ne pas les faire mourir une seconde fois. Semprun, qui écrit son premier ouvrage sur le sujet cinquante ans après en avoir échappé (1994), insiste sur la nécessité d'un temps de l'écoute, une sorte d'objectif commun qui doit coïncider avec un mûrissement social. Le témoignage du passé fait appel à la confrontation avec les autres et à leur confiance. Car, non seulement l'expérience est difficilement mémorable au sortir des camps, mais elle doit être rendue crédible. La mémoire doit avoir valeur de vérité. On peut se demander d'ailleurs, s'il était possible de transmettre ce qui n'était pas crédible au départ, ce qui ne pouvait être communicable.

La mémoire et l'oubli sont intrinsèquement liés et l'on ne peut aborder l'un sans voir aussitôt apparaître l'autre. L'oubli n'est pas le contraire de la mémoire, il est sa face cachée. L'oubli n'est pas un vide, un creux, le négatif de la mémoire. Il est, pourrait-on dire, nécessaire à la mémoire. Il n'existe pas une bonne mémoire et un mauvais oubli.

Dans les sciences sociales pourtant, l'attention a été essentiellement consacrée à la mémoire. C'est sans doute parce que les causes d'une certaine sélection d'un contenu cognitif (qu'il soit de type informationnel, historique, symbolique, institutionnel) comme les fonctions qu'il remplit, sont difficilement explicables, quantifiables et matérialisables.

Au niveau intra-individuel, l'oubli semble avoir un caractère de nécessité et remplir une fonction s'apparentant à une économie cognitive où l'individu ne peut pas tout mémoriser. Dans les recherches sur la mémoire à long terme, l'oubli est considéré comme un biais mnésique lié à l'échec de la récupération. L'indice temporel est pris en compte, comme la saillance de l'information permettant ainsi de mettre en évidence le rôle du contexte d'apprentissage du souvenir. De plus en plus, les recherches en psychologie cognitive introduisent le rôle de l'émotion dans l'échec de la récupération informationnelle.

En psychanalyse, "le tout mémoire est le monde de l'enfer" et l'oubli, ou plus précisément le refoulement, est une forme de protection contre l'intolérable. Freud a toujours insisté sur le caractère indestructible des contenus inconscients. On sait aussi qu'une bonne partie du travail psychanalytique repose sur l'importance de pouvoir les mettre en mots.

Ce passage délicat et sûrement critiquable par l'oubli individuel m'amène à me pencher sur la valeur que l'on assigne généralement à l'oubli. Y aurait-il un bon et un mauvais oubli ? Ne pourrait-on pas parler, à la manière de Platon, d'un oubli "*poison*" et d'un oubli "*remède*" ? L'oubli *poison* serait la négation de la mémoire, le non retour, l'effacement pour toujours de la trace, que l'on apparenterait à une forme d'amnésie. L'oubli *remède* serait l'oubli qui soulage les peines, qui permet d'effacer son chagrin, ses soucis. L'oubli nécessaire qui oblitère une partie de l'histoire, des souvenirs des hommes pour qu'ils puissent continuer à vivre. L'oubli *remède* serait l'oubli tourné vers la vie. L'oubli contiendrait donc à la fois une force maléfique et un remède à tous les maux; il aurait une action bienfaisante et malfaisante.

Qu'en est-il de l'oubli à l'échelle collective ? Existerait-il aussi un bon et un mauvais oubli pour le groupe ? Peut-on parler d'un oubli salvateur, d'un oubli nécessaire pour le groupe ?

3.2 L'oubli à l'échelle collective

On se souvient de l'ouvrage de Georges Orwell, intitulé *1984*, où le protagoniste du livre Winston, qui travaille au commissariat des archives est chargé de supprimer toute trace écrite des souvenirs de la société, permettant ainsi une réécriture permanente de son histoire. Sous l'angle de la littérature et envisagé à l'extrême, la négation de la

mémoire devient un processus fascinant qui renvoie à des enjeux identitaires forcément inquiétants pour une collectivité.

On a connu, dans l'histoire des peuples, des formes d'oublis imposés, totalitaires. D'autres, plus silencieux, ne sont pas pour autant moins subversifs et restent garantis par les institutions, soit qu'ils émanent de l'histoire officielle ou soit que la société les secrète en elle-même.

La question de l'oubli institutionnel a été principalement envisagée par les sociologues et les historiens. Merton fut l'un des premiers à en étudier les enjeux dans le champ scientifique. Mais, les monuments, les noms de rue, les plaques apposées par les collectivités, les mémoriaux ou les musées, les films, les contes et les commémorations que " les institutions s'efforcent de contrôler, tellement l'enjeu en est essentiel " participent aussi, en tant que " foyers épars ", à la constitution d'une certaine conscience historique¹ (Ferro, 1985, p. 79) (on pourrait faire référence à la notion de mémoire historique de Halbwachs). A ce niveau, la mémoire devient particulièrement sélective. Cette question peut être examinée, par exemple, à travers le pouvoir qu'exercent les institutions sur la remémoration des groupes, notamment par le biais des commémorations. Des pans entiers de l'Histoire peuvent ainsi être exclus de la mémoire officielle. Certains aspects du passé peuvent être mis en lumière par l'idéologie institutionnelle dominante alors que d'autres moins glorieux, restent dans l'ombre (Namer, 1987). Commémorer consiste alors à évacuer des souvenirs délicats ou honteux pour l'identité nationale. A l'échelle collective, mémoire, oubli et identité sont intrinsèquement liés.

D'autres formes actives de l'oubli, sont représentées par des formes de politisation de la mémoire, ou de législation de la mémoire. On pense, par exemple, à l'amnistie, celle qui fait dire à Ricœur " qu'une société ne peut pas être en colère contre une partie d'elle-même indéfiniment " ou encore, à la prescription et au pardon collectif, sorte d'usage éthique de l'oubli où celui-ci " remplit une fonction allégeante et décharge la société du poids du passé " (Ricœur, 1999, p. 94). Là encore, une forme d'oubli *remède* pour la collectivité.

La question de l'oubli institutionnel nous renvoie à celle de l'oubli collectif, l'oubli de la communauté, du groupe. Y aurait-il là aussi des fonctions allégeantes de l'oubli pour une communauté d'hommes dont le poids du passé serait trop lourd à porter ? Notre

travail sur la ville de Vichy nous a permis de réfléchir à ce dernier aspect. Ce silence des habitants était bien une forme d'oubli volontaire, conscient et nécessaire permettant de préserver l'identité positive du groupe. Un "silence *remède*" qui en disait long sur les maux de cette communauté.

*Maître de conférences en psychologie sociale à l'Université Picardie Jules Verne (Amiens), membre de l'équipe ECCHAT (Amiens), membre associé au laboratoire de psychologie sociale, Ecole des Hautes Études en sciences sociales (Paris).

Références

- Bartlett, F.C. (1932). *Remembering. A study in experimental and social psychology*. Cambridge : University Press.
- Bauer, M. & Joffe, H. (1996). Meanings of self-attributed ignorance : an introduction to the symposium. Symposium on “self-attributed ignorance”. *Social science, Information sur les sciences sociales*. 35 (1), mars, 5-13.
- Conan, E. & Rousso, H. (1994). *Vichy un passé qui ne passe pas. Pour une histoire du XXème siècle*. Paris : Fayard.
- Eco, U. (1999). Préambule. In (), *Pourquoi se souvenir?* (pp. 237-240), Paris : Grasset.
- Ferro, M. (1985). *L'histoire sous surveillance*. Paris : Calman-Lévy.
- Haas, V. (1999). Mémoires, identités et représentations socio-spatiales d'une ville. Le cas de Vichy. Etude du poids de l'histoire politique et touristique dans la construction de l'image de la ville par ses habitants. Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- Haas, V. (à paraître). Approche psychosociale d'une reconstruction historique. *Cahiers internationaux de psychologie sociale*.
- Haas, V. & Jodelet, D. (1999). Pensée et mémoire sociale. In J.P. Pétard, *Manuel de psychologie sociale* (pp. 111-160), Paris : Edition Boréal.
- Haas, V. & Jodelet, D. (2000). La mémoire, ses aspects sociaux et collectifs. In N. Roussiau, *Manuel de Psychologie sociale* (pp. 121-134), Paris : Edition In Press.
- Halbwachs, M. (1925)(1994). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Albin Michel.
- Halbwachs, M. (1950)(1997). *La mémoire collective*. Paris : Albin Michel.
- Lévi, P. (1987). *Si c'est un homme*. Paris : Julliard.
- Jodelet, D. (1982). Les représentations socio-spatiales de la ville. In P.H. Derycke (Ed), *Conception de l'espace. Recherches pluridisciplinaires de l'Université de Paris X* (pp. 145-177), Nanterre.
- Jodelet, D. (1989). *Folies et représentations sociales*. Paris: Presses universitaires de France.
- Jodelet, D. (1992). Mémoire de masse: le côté moral et affectif de l'histoire. *Bulletin de psychologie*, XLV, 239-256.

Jodelet, D. (1993). Mémoires évolutives. In Ouvrage collectif, *Mémoire et intégration* (pp. 77-89), Paris: Edition Syros, Gallimard.

Lévi, P. (1995). Le devoir de mémoire. Paris : Mille et une nuits.

Namer, G. (1987). *Mémoire et société*. Paris : Méridiens Klincksieck.

Pollack, M. (1986). *La gestion de l'indicible*. Actes de la Recherche en Sciences Sociales. N°62/63. Juin, 30-53.

Ricoeur, P. (1999). A l'horizon de la prescription : l'oubli. In (), *Pourquoi se souvenir?* (pp. 92-95), Paris : Grasset.

Semprun, J. (1994). *L'écriture ou la vie*. Paris : Gallimard.

Vernant, J.P. (1999). Histoire de la mémoire et mémoire historique. In (), *Pourquoi se souvenir?* (pp. 23-27), Paris : Grasset.
